

2021

Guerres, individus, systèmes : problématiques de l'écriture martialle dans le roman américain du XXème siècle

Julien Brugeron
Universite Paris Nanterre (Paris X)

Follow this and additional works at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular>



Part of the [American Literature Commons](#), [Military History Commons](#), and the [United States History Commons](#)

Recommended Citation

Brugeron, Julien (2021) "Guerres, individus, systèmes : problématiques de l'écriture martialle dans le roman américain du XXème siècle," *Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture*: Vol. 6 : Iss. 1 , Article 1.

Available at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular/vol6/iss1/1>

This article is brought to you freely and openly by Volunteer, Open-access, Library-hosted Journals (VOL Journals), published in partnership with The University of Tennessee (UT) University Libraries. This article has been accepted for inclusion in Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture by an authorized editor. For more information, please visit <https://trace.tennessee.edu/vernacular>.

Guerres, individus, systèmes : problématiques de l'écriture martiale dans le roman américain du XXème siècle

Cover Page Footnote

Copyright © 2020, Julien Brugeron, Université Paris Nanterre (CREA - ED 138). All rights reserved.

Guerres, individus, systèmes : problématiques de l'écriture martiale dans le roman américain du XX^{ème} siècle

Étudier le “roman de guerre américain”, dont les termes mêmes révèlent d’innombrables couches de contradictions définitionnelles et de dilemmes tant éthiques qu’esthétiques, c’est accepter de rendre compte d’un corpus qui refuse d’emblée sa mise en discours. De quoi le roman américain s’empare-t-il alors lorsqu’il s’agit de traiter d’un conflit armé ? Rappelons l’évidence, la guerre appartient à la catégorie des événements historiques traumatiques qui semblent engendrer, aux yeux de qui regarde, un *réel immédiat* sans doxa, pur de tout projet idéologique et libre de toute instrumentalisation pragmatique. Le chaos de la guerre, à l’instar d’un événement traumatique, ne se laisserait assigner ni sens, ni signification. Les formules sans équivoque ne manquent pas, de Slavoj Zizek, “the raw Real of a catastrophe” (Hauerwas et Lentricchia 132) à Susan Sontag qui, deux semaines après le 11 septembre, écrira : “last Tuesday’s monstrous dose of reality” (Hauerwas et Lentricchia 3). Sans se contenter des affirmations de Zizek et de celles de Sontag, cet article entend élaborer une réflexion progressive dont l’objet est bien le rapport hétérodoxe de l’écriture à la guerre, en proposant une relecture des grands canons de la littérature de guerre et la réhabilitation de textes dits “mineurs”. Que ce soit en réévaluant les écrits oubliés de la Première Guerre mondiale (Boyd, La Motte) ou du Vietnam (Hasford), ou en explorant les archives qui leur sont liées, il s’agit de proposer une relecture des écrits du conflit qui va à l’encontre d’un “paradigme dominant”, lequel entend “keep the parameters as narrow as possible” (Hauerwas et Lentricchia 2) et qui s’accommode mal du corpus à l’étude.

DOUTES DÉFINITIONNELS

En partant du principe que tout *discours* au sujet d'un conflit armé révèle à la fois l'objet de ce discours mais, surtout, son origine idéologique, de multiples précautions doivent impérativement être prises dès lors qu'on entend définir ce qu'est une guerre. Comme le mentionnent Elena Barbaran, Stephan Jaeger et Adam Muller dès l'introduction de *Fighting Words and Images* (2012), toute tentative de conceptualisation de la guerre qui manquerait de prendre en compte la façon dont elle est représentée serait vaine. En prenant en exemple le groupe de recherche allemand *Arbeitsgemeinschaft Kriegsursachenforschung* (AKUF)¹, ils montrent qu'une approche principalement pragmatique du conflit, dans sa cohérence et son inscription dans l'histoire militaire, ne laisse guère de place à ses ambiguïtés, contradictions, obstructions et paradoxes (Baraban, Jaeger et Muller 9). Cela pourrait expliquer que le concept même de guerre, dans son acception moderne de "guerre totale", ne satisfait même pas la quête d'anecdote de Kenneth Burke dans *A Grammar of Motives* (1945) tant elle est synonyme de chaos. Le but de Burke étant de trouver une anecdote advenue au cours de l'histoire et de la rendre symptomatique des relations humaines, il ne peut se résoudre à considérer la guerre représentative de qui ou quoi que ce soit puisqu'elle relève, écrit-il, plus de la "confusion que de la forme" (Burke 329).

De plus, définir la guerre comme concept comporte le risque d'en aplanir les métamorphoses au cours des siècles. Alors que, du milieu du XIX^{ème} siècle à la Première Guerre mondiale, la guerre peut être envisagée comme "the unfolding saga of nationalism", elle se compose essentiellement, de la Seconde Guerre mondiale à nos jours, de conflits transnationaux ou internes, à la fois "within states" et "between non-state agents and territorial states" (Burke 10).

L'équivoque est maître dès qu'il s'agit de discours politiques, de documents officiels des services de l'armée américaine, jusqu'au sens du terme même de "war" (Luttwak 117).

C'est l'une des difficultés que soulignent également les auteurs de *The Encyclopedia of American War Literature* :

To study the war literature of the United States, then, is to study the representation not only of individuals at war but also of the American experience, variously understood. Sometimes this rendering is self-conscious, sometimes unconscious. Sometimes it is the veneer, and other times it is the core.

(Jason, Graves et Schaeffer ix-x)

Paraphrasant Clausewitz, Daniel Pick (*War Machine*, 1993), explique ainsi que la guerre “slips out of control, threatening to become jubilantly and anarchically autonomous” (Pick 7). Si la guerre est autonome, en ce qu'elle dicterait sa propre loi épistémique, notre analyse des termes ne saurait ignorer, pour appréhender et comprendre ces mêmes lois, la distinction qu'opèrent les définitions contemporaines entre guerre et conflit. Posons d'abord que le conflit est l'une des formes possibles de la guerre, car il verbalise le rapport de force, unilatéral ou non, entre deux parties (Ogley 402). Cependant, soumis à l'usage subjectif de ses locuteurs, ou naissant de “forces aveugles” qui obstruent toute rationalisation du comportement des belligérants (Ogley 402), même *The Encyclopedia of Violence* écrite à la fin du XX^{ème} siècle ne satisfait pas notre exigence de clarification des termes. Qu'en est-il de la définition purement légale de la guerre, telle que l'établit le *Department of Defense Law of War Manual* ? Tantôt “war”, “armed conflict” ou “hostilities”, la guerre revêt de multiples nominations qui, toutes, partagent la prémisse d'un Etat qui exerce son droit d'auto-défense sur un autre à travers l'usage de la force militaire, faisant de la guerre “a violent clash of interest”². Plus large que de simples actes de violence, s'exerçant entre deux ou plusieurs états, soumise au droit local et international³, la relativité définitionnelle de la guerre ne tarde pas à apparaître même dans ses acceptions légales (“the precise definition of ‘war’ often depends on the specific legal context in which it is used”⁴), et la prose juridique de recourir plus d'une fois à l'adverbe “usually” pour faire de la définition de la guerre un concept changeant et indécontextualisable.

Les définitions acceptées en 2019 des termes “guerre” et “war” mentionnent bien entendu un conflit, armé ou non, entre deux pays ou deux instances⁵, ce qui nous amène à mettre au jour la définition même de conflit : “Choc, heurt se produisant lorsque des éléments, des forces antagonistes entrent en contact et cherchent à s’évincer réciproquement”⁶. L’état de guerre fait donc référence moins à un état qu’à une dynamique où ce qui compte est l’*acte* belliqueux et non pas seulement les belligérants eux-mêmes. Même si Rousseau, dans “L’état de guerre”, a justement besoin de la notion d’“état” pour pouvoir penser les conflits entre les individus et les peuples, il définit la guerre comme “un état permanent qui suppose des *relations constantes*”, avant d’ajouter que “ces relations ont très rarement lieu d’homme à homme, où tout est entre les individus dans un *flux continu* qui change incessamment les rapports et les intérêt” (Rousseau 294, je souligne). S’il est nécessaire, pour affirmer que notre corpus tient un discours sur les guerres que les Etats-Unis ont menées et mènent encore, de savoir ce dont nous parlons quand nous écrivons le terme “guerre”, il apparaît primordial de se départir de l’idée que la guerre n’est rien de plus que l’état physique des choses. Elle est plus que le résultat de discordes étatiques ou qu’un objet statique saisissable : elle est, précisément, un agrégat chaotique de couches sédimentaires où s’expriment et se hérissent des rapports entre différents partis.

Aussi la question du substantif nous amène-t-elle à nous interroger sur les fondements même de l’écriture de guerre. Si nommer la guerre est une gageure, les outils, méthodes, théories ou techniques pour la relever font défaut et sapent jusqu’aux conditions de la dénomination. Avant même de poser la question “que nomme-t-on ?” il s’agit de répondre à la question “comment nommer ?” : comment nommer cette “ébullition”, cette “éruption de cet univers souterrain”, écrit Caillois, “où fermentent sans cesse la vie inférieure des sociétés” (Caillois 197) ? L’irréel, présenté comme le premier signe du conflit, est au cœur du problème

de la dénomination. Hicks, dans *Through the Wheat* de Thomas Boyd (1923), en fait l'expérience aux premières loges :

He experienced a strange feeling of awe, as if he were looking upon another world. The early sun threw the trees and barbed wire into a queer perspective and gave them a harsh, unreal aspect. (Boyd 21)

The brain-piercing explosions of the shells still remembered, the calmness of the surroundings was unreal.

Quiet belonged to another world. (Boyd 125)

La lumière paradoxale de l'aube met, littéralement, au jour un monde plongé dans le méconnaissable, et sa clarté physique se double d'un obscurcissement perceptif qui métamorphose l'environnement immédiat de Hicks en une étrange altérité ("awe", "queer", "unreal") où le silence n'est qu'un souvenir. La deuxième citation met au centre de la phrase un verbe qui surprend par sa voix passive ("still remembered"), d'autant plus qu'il est en apposition. La narration coordonne le passé d'un monde éjecté au dehors de toute perception, et le silence, qui advient après les bombardements, n'est pas un silence connu de Hicks, que la narration tente pourtant de qualifier de "calmness" ou de "quiet" comme autant de tentatives pour rendre compte d'un élément qui dépasse le sens que lui octroient ces substantifs. La lumière du jour est régulièrement le signe d'un obscurcissement dans *Through the Wheat* :

Noon came and day disappeared ; the shadows threw themselves fantastically upon the road, and still the platoon continued its stead stamp. (Boyd 173)

Ce bois, à midi, apporte l'obscurité en plein jour, et s'ouvre comme une brèche laissée aux ombres qui se déploient, "fantastiques" ou "extraordinaires". Le cadre même du conflit est, d'ailleurs, traversé de réminiscences Poesques où l'inquiétante étrangeté du gothique est patente :

The moonlight streamed in through the window and showed the gray whitewashed walls of the deserted room. The fireplace was a black maw.

Night fell in mysterious folds, giving the appearance of unfamiliarity to the squat French houses, the spired Gothic church, the trees which drooped their boughs in a stately canopy over the smooth gray road. (Boyd 19)

Tout est défamiliarisé, jusqu'aux habitations que Hicks aperçoit, et si le réel est insaisissable, même à grand renfort de références connues du lectorat, c'est probablement parce qu'il n'est appréhendable qu'une fois le conflit advenu :

In front of them was the spectacle of what a French village looked like after it had been subjected to long-range artillery fire for three days. The spire of the inevitable little church had been blown off ; there was not a house or barn whose side or roof had not been pierced by a shell. (Boyd 72)

Le temps de la narration, qui articule au prétérit et au *pluperfect* ce qui s'est passé, est le signe d'une analpese elle-même révélatrice : le chaos n'est-il appréhensible que dans les ruines qu'il laisse sur son passage ? Si la narration de *Through the Wheat* semble accepter son échec dans sa tentative de dépeindre précisément un réel qui lui échappe, la posture narrative de Wharton dans *The Marne* diffère en ce que le jeune ambulancier Troy Belknap se croit "plein" de la bataille de la Marne alors même qu'il n'est pas immédiatement au front :

Troy's breast swelled with the sense of the approach to something bigger than he had yet known. The air of Paris, that day, was heavy with doom. There was no mistaking its taste on the lips. It was the air of the Marne that he was breathing. (Boyd 85)

S'opère ici un entrelacement très net entre Troy, sa mémoire, ses sensations corporelles et, supposément, le conflit. Le réel est très clairement une construction née de et ancrée dans l'individualité de Troy : le parallèle entre le gonflement de la poitrine et un événement aux dimensions inégalées file la métaphore respiratoire au point d'opérer un cercle autosuffisant, une dynamique centrée sur elle-même qui ne nécessite aucun autre composant ; un système de représentation qui, en somme, ne s'embarrasse pas de réel. Troy projette sur l'événement son propre souvenir de la Marne, le construit comme une réminiscence qui finit par l'alimenter lui-même de façon quasi biologique. Ces deux postures narratives, l'une mettant en scène son échec, l'autre détournant en quelque sorte la difficulté de la représentation, entérinent l'impossibilité du fondement épistémique de l'écriture du conflit.

TEMPS ET ESPACES MARTIAUX

Aussi la structure fondamentale de la guerre, telle que l'analyse Elaine Scarry dans *The Body in Pain* (1987), est-elle de nature *relationnelle* :

The essential structure of war, its juxtaposition of the extreme facts and body and voice, resides in the *relation* between its own largest parts, the relation between the collective casualties that occur *within* war, and the verbal issues (freedom, national sovereignty, the right to a disputed ground, the extra-territorial authority of a particular ideology) that stand *outside* war [...](Scarry 63)

En articulant la guerre comme relation entre ses éléments internes et constitutifs d'une part, et les problématiques *verbales* qui lui sont extérieures d'autre part, Elaine Scarry rend compte de cet espace de tension entre le conflit lui-même et sa finalité, ce *pour quoi* le conflit existe.

C'est la question que pose Norman Mailer dès le titre de son roman *Why Are We in Vietnam ?* (1967). Toujours dirigée, structurellement et implicitement, vers l'extérieur (le "outside" de Scarry), la narration joue de cette liminalité de la situation puisque le narrateur et personnage D.J. s'apprête à partir au Vietnam. La narration ne mentionne le conflit qu'en fin de roman et opère un déplacement métaphorique qui figure la traque des groupes armés du Viet Cong en parties de chasses au loup, caribou et ours. Le passage incessant du "je" du narrateur à la troisième personne et les analepses viennent frapper d'hallucination un récit qui se constitue dès lors comme sa propre réponse à la question initialement posée par le titre. Entre la question de la finalité ("pourquoi sommes-nous en guerre contre le Vietnam ?") et le conflit lui-même, érigé en absurdité fondamentale tant la chasse devient démonstration de puissance technologique, se développe la relation dont parle Scarry : un mouvement, une quête violente de l'identité américaine qui trouve dans ce roman, variation sur la nouvelle "The Bear" de William Faulkner, une voix grinçante et cynique.

L'espace martial, au sein duquel les différentes diégèses de notre corpus s'élaborent, relève à la fois de l'espace géographique, mais surtout de *l'espace-temps* créé par le conflit. Hobbes, en dépit du désaccord idéologique majeur que Rousseau établit entre leurs deux

discours au sujet de la nature humaine, nous permet d'éclairer non pas l'ontologie du belligérant mais la temporalité martiale :

Hereby it is manifest that, during the time men live without a common power to keep them all in awe, they are in that condition which is called war, and such a war as is of every man against every man. For 'war' consisteth not in battle only or the act of fighting, but in a tract of time wherein the will to contend by battle is sufficiently known, and therefore the notion of 'time' is to be considered in the nature of war, as it is in the nature of weather. For as the nature of foul weather lieth not in a shower or two of rain but in an inclination thereto of many days together, so the nature of war consisteth not in actual fighting but in the known disposition thereto during all the time there is no assurance to the contrary. All other time is 'peace.' (Hobbes §8)

Il s'agit donc d'aller au-delà du sol sur lequel le conflit s'exerce, et de considérer d'emblée la métaphorisation de cette géographie physique comme intervalle spatio-temporel qui permet la lecture de toute interaction comme conflit armé.

Le conflit crée donc cet espace de tension entre deux éléments *a minima*, là où le heurt advient, de sorte qu'il devient moins primordial, d'un point de vue définitionnel, de prendre en considération les instances armées que l'espace qui les sépare, et qui devient un mode de communication, autrement dit, un langage à part entière. Edward Luttwak, politologue et historien spécialiste de la stratégie militaire américaine, souligne dans *Le Grand livre de la stratégie : de la paix à la guerre* (1987), que le conflit est "la résultante unique d'une combinaison spécifique d'objectifs politiques, d'émotions éphémères, de limites techniques, d'initiatives tactiques, de plans opérationnels et de facteurs", le tout donnant lieu à des "manifestations paradoxales, porteuses de retournements ironiques et de contradictions" (Luttwak 16). Luttwak n'insiste pas tant sur la matérialité du conflit que sur le sens dont le conflit s'investit, ce dont il est le véhicule, le porteur, en somme ce dont il est la langue (notons l'abstraction des termes "objectif", "émotions", "initiatives" qui définit le conflit en termes immatériels), langue qui, dans ses "retournements" écrit Luttwak, se réserve le droit quasi constitutionnel d'une marge obscure, l'ironie, au sein de laquelle ce qui est dit ne saurait

être compris littéralement mais bien *pour autre chose que soi-même*. Etant donc structurellement de nature relationnelle, la guerre userait-elle d'une grammaire dont les ramifications linguistiques proviendrait de volontés obscures et de discours ambivalents ? Elle semble en tout cas frappée d'une inhérente ambiguïté qui contaminerait jusqu'aux discours officiels des dirigeants, selon Thomas Merton qui, dans "War and the Crisis of Language", évoque le cas de tel major de l'armée américaine qui s'enferme dans la tautologie de sa remarque :

A classic example of the contamination of reason and speech by the inherent ambiguity of war is that of the U.S. major who, on February 7, 1968, shelled the South Vietnamese town of Bentre "regardless of civilian casualties... to rout the Vietcong". As he calmly explained, "It became necessary to destroy the town in order to save it". (Merton 105)

Ce qui symbolise au mieux cet "insatiable appétit pour le tautologique, le définitif, le final" (Merton 105) nous dit Merton, reste l'image du cercle. Avènement formel du concept de finalité, l'argument tourne sur lui-même et en perd son début et sa fin.

OXYMORES SYSTEMIQUES : AUTO-SUFFISANCE, LANGAGE, DISSIDENCES

Lorsqu'il tente d'établir une typologie de la non-fiction (Hollowell, 190) la même année que la publication de *Dispatches*, John Hollowell rappelle que le genre non-fictionnel américain, élément central du roman de guerre américain, constitue la réponse de la littérature à la dislocation des Etats-Unis dans les années 60, et de la représentation que le peuple américain avait alors de son propre pays. Dans ce contexte aux allures apocalyptiques, dont l'assassinat de J.F. Kennedy constitue l'un des chocs les plus retentissants, cette dislocation frappe, selon Hollowell, le réel d'irréalisme et même de fictionnalité. Les écrits non-fictionnels se sont ainsi donné pour tâche d'une part de rendre compte de cette confusion nationale et de l'ébranlement cataclysmique de la société américaine en ressaisissant le réel, et

d'autre part d'asseoir leur légitimité au sein du monde littéraire en rejoignant ce que Hollowell appelle "the moral seriousness of the novel" (Hollowell 11).

Dès les années 1960, en même temps que s'élève donc la non-fiction américaine, le terme "système" envahit le discours scientifique et va jusqu'à pénétrer l'ensemble des médias populaires. Ludwig Von Bertalanffy, l'un des fondateurs de la théorie des systèmes généraux, évoque ainsi son rôle dominant dans un vaste nombre de domaines, de l'industrie à l'armement en passant par l'entreprise (Von Bertalanffy 3). Que la non-fiction et la notion de "système" déploient leur envergure dans un même espace-temps n'est pas dû au hasard. Alors que la non-fiction prétend tenir la réalité loin des agréments du fictionnel, et apporter une réponse volontairement subjective aux événements collectifs en mélangeant recherche documentaire et *stream of consciousness*, le système amène quant à lui le discours scientifique à se départir d'une approche purement microscopique et aveuglement causale du réel, pour mieux mettre en avant les notions de "wholeness", "holistic", "organismic", "gestalt", etc (Von Bertalanffy 45). En dernière instance, écrit Bertalanffy, le système pense l'interaction de ses parties constitutives en termes totalisants. En vue de commencer à clarifier notre corpus, affirmons dès à présent que le système militaire, notamment après la Seconde guerre mondiale et le complexe militaro-industriel en partie d'inspiration fordiste, fonctionne comme le système matriciel des sous-ensembles systémiques qui adviendront dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Le roman, fictionnel mais également, de façon plus manifeste, non-fictionnel de guerre, investit les éléments constitutifs du système martial, et fait dissidence dès lors qu'il prend en compte la somme des individus plutôt que le système qui les efface.

Le système est, conceptuellement, une organisation stable dont les éléments forment une cohérence auto-suffisante, un corps qui fonctionne seul, sans l'aide d'éléments extérieurs. Il est une "construction de l'esprit", constitué par un "ensemble de propositions, de principes et de conclusions" voire "d'axiomes", qui forment un "corps de doctrine"⁷. Le système, c'est

ce cadre au sein duquel il n'y a pas de place pour autre chose que ce qui constitue le cadre lui-même, n'acceptant dès lors, en théorie, ni variation, ni marge de manœuvre qui mettrait en péril les rouages systématiques et systémiques. Le système militaire lui-même tend, par essence, à une structure absolue de pouvoir sans fêlure, dans un cadre qui est arbitraire mais qui, loin de se penser comme tel, se conçoit comme une sublimation de la coercition et de l'annihilation de l'autre. Cela s'avère parfois au point de pousser l'automatisme à un refus total d'un choix possible entre deux possibilités d'action, comme l'écrit Edward Luttwak au sujet de l'administration américaine d'Eisenhower à Nixon durant la guerre du Vietnam⁸.

Si le système, dans ses plus simples acceptions définitionnelles, est un corps dont les différents éléments constitutifs se répondent selon un mécanisme propre au système en question, alors le romancier de guerre quel qu'il soit, dès lors qu'il se donne pour tâche d'articuler en termes esthétiques un système militaire donné, se retrouve face à la gageure suivante : comment faire en sorte de rendre compte d'une construction auto-suffisante, au langage propre, au sein de la construction esthétique même du roman ? Si le roman ne représente pas l'intégralité de ce système, et si, dans les choix esthétiques qu'opèrent naturellement le romancier pour mener à bien son travail, certains engrenages ou autres automatismes logiques s'estompent ou disparaissent, l'entreprise romanesque se solde-t-elle alors par un échec ? Le roman doit-il nécessairement infléchir radicalement son discours et mettre en place une stratégie esthétique dissidente pour rendre compte de l'implacabilité du système militaire ? Une quelconque expression esthétique de cet événement devient-elle possible ?

En observant les œuvres d'Ellen La Motte et de Tim O'Brien, on constate que l'aveu tacite d'une totalisation impossible est l'un des présupposés esthétiques de leur programme fictionnel. Certaines nouvelles de *The Backwash of War* (1916) de La Motte affiche la volonté de ne pas systématiser des événements pris à la volée, comme en témoignent les articles

indéfinis de “A Belgian Civilian”, “A Surgical Triumph”, “A Citation” ou, de façon patente, “An Incident”. L’incidence, opposée à la totalisation de l’expérience martiale, souscrit à l’idée du “backwash”, des répercussions de la guerre sur les individus. “A Belgian Civilian” installe en ce sens un cadre narratif indéterminé :

A big English ambulance drove along the high road from Ypres, going in the direction of a French field hospital, some ten miles from Ypres. (La Motte 63)

Le récit relève de l’anecdotique, et aux articles indéfinis qui désinvestissent la narration de référents précis s’ajoutent l’approximation géographique (“some ten miles”, qui situe simplement l’hôpital non loin de Ypres en Flandre-Occidentale), et l’approximation médicale (“A Belgian civilian, aged ten. Or thereabouts. Shot through the abdomen, or thereabouts”, La Motte 66), d’autant plus frappante que La Motte était infirmière de profession⁹.

Paradoxalement, dans cette indéfinition contextuelle apparaît l’exceptionnalité d’un cas médical et militaire : il s’agit d’accueillir un enfant belge, qui n’est donc pas un soldat français ou britannique. La narration se concentre donc sur un élément de la guerre qui n’a rien de systématisable précisément parce que, en temps de guerre, “civilians are cheap things at best, and an immature civilian, Belgian at that, is very cheap” (La Motte 64). C’est donc le choix de la nouvelle “A Belgian Civilian” de se concentrer sur ce qui ne relève que de l’anecdotique, et ce faisant, La Motte s’inscrit complètement en faux contre des récits comme celui d’Edith Wharton, sujets à une ligne éthique et institutionnelle presque gouvernementale. Dans l’introduction à l’édition de 1934, La Motte précisera son intention fictionnelle :

Much ugliness is churned up in the wake of mighty, moving forces, and this is the backwash. Many little lives foam up in this backwash, loosened by the sweeping current, and detached from their environment. One catches a glimpse of them – often weak, hideous or repellent.

There can be no war without this backwash. (La Motte x)

Ce qui compte, dans *The Backwash of War*, c’est de rendre compte de ce qui advient dans ce “sillage”, cette “écume” des vies individuelles dans le ressac d’une humanité en crise. Le

principe est, par ailleurs, thématisé chez O'Brien, et ce dès le titre. *The Things They Carried* (1990) met l'accent sur ce que contient le sac des soldats, sur ce qu'ils transportent avec eux, à la fois concepts généraux et objets ordinaires :

They carried all the emotional baggage of men who might die. Grief, terror, love, longing – these were intangibles, but the intangibles had their own mass and specific gravity, they had tangible weight.

(O'Brien 17)

They carried USO stationery and pencils and pens. They carried Sterno, safety pins, trip flares, signal flares, spools of wire, razor blades, chewing tobacco, liberated joss sticks and statuettes of the smiling Buddha, candles, grease pencils, The Stars and Stripes, fingernail clippers, Psy Ops leaflets, bush hats, bolos, and much more. (O'Brien 12)

L'asyndète remplace rapidement la polysyndète dans la deuxième citation, comme pour signifier cet amoncellement d'objets qui composent le titre de l'œuvre. Un parti pris spécifique, qui fait se mélanger l'abstrait des émotions humaines et le concret des objets dont disposent quotidiennement les soldats. La guerre se manifeste comme appartenant à un fragment, à une partie matérielle du réel immédiatement atteignable :

[...] the war was entirely a matter of posture and carriage, the hump was everything, a kind of inertia, a kind of emptiness, a dullness of desire and intellect and conscience and hope and human sensibility. Their principles were at their feet. Their calculations were biological. They had no sense of strategy or mission.

[...] They carried their own lives. (O'Brien 13)

La guerre est ici appréhendée en termes corporels, et les grands concepts humains sont frappés de “fadeur” ou de “monotonie”, à la faveur d'un morcellement des “principes” jusque dans les parties du corps des soldats. Rien n'est intellectualisé, et donc systématisable : les calculs sont biologiques, et les soldats n'ont ni instinct stratégique ni idée de mission. En somme, l'écriture articule la guerre selon le même principe que le “backwash” de La Motte, et l'expression du conflit repose sur la porosité métonymique du tout dans la partie, du conflit général dans les linéaments du corps des soldats. Ainsi, selon Jacqueline Lawson, ce qui distingue les œuvres de O'Brien, de Kovic, de Caputo et de Herr du reste des mémoires écrits

sur la guerre du Vietnam vient non pas de ce qu'ils dépeignent le conflit, mais leurs propres désillusions au sujet de la guerre, catalyseur d'angoisse, de colère et de désespoir (Lawson 32). Il s'agit donc d'une appréhension particulière de l'héritage clausewitzien, d'un rapport métonymique dans lequel la partie aurait davantage de valeur narrative que le tout auquel elle se rapporte et qui ne serait pas l'objet fictif premier.

La question de l'expression esthétique du conflit implique toutefois que le système à l'étude, à savoir le système militaire américain, jouisse d'une stabilité telle que sa solidité ne saurait faire l'objet de doutes ou de remises en cause. C'est l'impression que, de prime abord, donne Edward Luttwak dans *The Virtual American Empire : War, Faith and Power* (2009). Lorsque ce dernier, rapportant les propos de l'amiral William A. Owens, ancien vice-président du *Joint Chiefs of Staff* en 1994, au sujet de l'innovation technologique au sein de l'armée américaine, explique que les détecteurs électroniques et les réseaux de télécommunication pourraient être au fondement d'avancées révolutionnaires, il imagine un système militaire qui, en quelque sorte, capitaliserait sur lui-même au point de former "des systèmes de systèmes" :

If combined into comprehensive "systems of systems", they could provide a wholly new ability to over-watch the entire conflict environment in near real time, day and night and in all weathers. (Luttwak 27)

Ce système auto-capitalisant rappelle le "système auto-référentiel" qu'évoque Ty Hawkins, paraphrasant Chris Hedges. Non plus d'un point de vue technique et scientifique, mais dans son langage même, la guerre devient sa propre référence. Selon Hawkins et Hedges, la promesse d'une fin, portée par la guerre elle-même, est à l'origine du danger qu'elle représente, car cette promesse permet à tout l'apparatus martial de devenir sa propre référence en manquant à sa promesse, nulle et non avenue, et remplaçant la "fin de la guerre" par l'assurance et les conditions d'un nouveau conflit (Hawkins 67). L'idée même d'une "promesse" de paix change radicalement de sens dès lors qu'elle est émise par le système militaire lui-même : la fin d'une guerre en annonce une autre et assure la survivance du

système militaire. Patrick Deer affirmera même que c'est là l'un des aspects les plus troublants, voire séduisants, de la guerre :

The most seductive aspect of war discourse is its seeming power to manage the contradictory times and spaces of the present. Its greatest appeal lies in its claim to the future. If the prospect of an endless war on terror is less than appealing, it at least offers the compensations of proving “our” technological and economic superiority. (Deer 1)

La capitalisation du système sur lui-même n'est toutefois pas sans faille, et le titre de l'ouvrage de Luttwak pose d'emblée la “virtualité” de l'empire américain : à la fois manquant de corps et de fondement, et “presque”(virtually) aussi puissant que l'empire affirme l'être. Cette fragilité potentielle avait déjà été notée dans *The Pentagon and the Art of War* (1984), car, comme l'affirme Luttwak, l'armée américaine interagit nécessairement avec une autre instance, le ministère de la Défense, dont elle peut difficilement être séparée puisqu'elle en fait administrativement partie.

[The Joint Chiefs] were, and still are, a “unified” body, with all their staff positions shared under strict and elaborate rules worked out over the years by interservice bargaining. Inevitably, the sharp choices of strategy are thereby subordinated to the conveniences of bureaucratic harmony. The Joint Chiefs could only reproduce their own image, and the Vietnam command duly became a “unified”, or more precisely a “subunified”, command under the Pacific Command – itself unified, with all the services on a perfectly equal footing. This is not, of course, a system that has ever been tried successfully in war by this or any nation. During the Second World War, the Army was in charge of the war against Germany while the Navy directed the fighting against Japan. During the Korean War, administrative arrangements scarcely mattered so long as General Douglas MacArthur was in command ; even after his departure the Army remained in control. In each case, clear choices could be made and priorities firmly set, as war unfailingly requires. But subjection to a dominant service was greatly irritating to the rest and caused much friction ; corporate harmony was judged more important than the needs of war, and the obvious remedy was the unified system. (Luttwak 27)

La tension entre l'armée, ce “corps unifié”, et le département de la Défense, dont “l'harmonie corporatiste” et “bureaucratique” est primordiale, s'impose à la réflexion dès lors qu'elle

consacre un système militaire fondamentalement implosif et paradoxal. Cela s'expliquerait en partie par l'exceptionnalité de ce que Deleuze et Guattari appellent la "machine de guerre", qui apparaît irréductible à l'appareil d'Etat. Elle opère en dehors de sa souveraineté, précède ses lois, et, énoncent Deleuze et Guattari, vient *d'ailleurs* (Deleuze et Guattari 2). Cette structure oxymorique du militaire donne ainsi lieu à une dissension de principe, dont la manifestation symptomatique trouve entre autres origines cet élan administratif vers une plus grande unicité et systématité du Pentagone, dans le cas présent. L'époque contemporaine en est un exemple patent. Le 23 janvier 2000 dans *This Week* (ABC News), George W. Bush déclare :

We ought to have a commander in chief who understands how to earn the respect of the military, by setting a clear mission, which is to win and fight war, and therefore deter war. (Miller 205)

Le Pentagone et l'armée n'agissent pas d'un seul et même corps. De même, l'administration Trump est vouée aux gémonies à cause de l'usage qu'elle prétend faire, une semaine avant les élections de mi-mandat, de ses troupes afin de protéger son projet de construction du mur à la frontière américano-mexicaine. Gordon Adams, Lawrence B. Wilkerson et Isaiah Wilson III n'hésitent pas à parler, dans le *New York Times*, de "trahison", et déclarent très clairement que Donald Trump manipule ses forces militaires non pas contre une réelle menace mais comme un enfant le ferait de soldats de plomb, afin de s'attirer les meilleurs augures pour les élections de mi-mandat (Adams, Wilkerson et Wilson III). Trois jours avant la parution de cet article, le *New York Times* titrait abruptement "Two Years In, Trump Struggles to Master Role of Military Commander" (16 novembre 2018). Soulignant que la rhétorique de Donald Trump s'approprie l'armée et les soldats en les affublant d'un pronom possessif démagogique, les auteurs de l'article évoquent également les vives critiques que certains officiels du Pentagone adressent au président américain et à Jim Mattis, secrétaire à la Défense, dont la décision de déployer 6000 soldats sape le moral des troupes et ne constitue qu'une vaste perte de temps et de ressources (Baker, Cooper et Ferman). De tels rapports

calamiteux entre le président des Etats-Unis et son armée ne sont toutefois pas l'apanage de Donald Trump. Barack Obama et Bill Clinton n'ont jamais servi dans l'armée américaine, et leurs relations avec celle-ci furent également houleuses¹⁰.

Nous avons vu à quel point les mécanismes du système militaire entrent en conflit avec l'appareil politique dans lequel il s'inscrit, et l'armature esthétique qui tente de l'inscrire au sein de l'esthétique du roman. Le roman, fictionnel mais également, de façon plus manifeste, non-fictionnel de guerre, investit les éléments constitutifs du système martial, et fait dissidence dès lors qu'il prend en compte la somme des individus plutôt que le système qui les efface. Parce que le système militaire devient une sorte de stochastique qui s'ignore, il refuse de voir que le principe d'individualité, au sein de ses parties les plus infimes, constitue précisément les conditions de sa périssabilité, qu'il confond avec la fragilité de ses composants. En l'inscrivant au sein d'un système esthétique, le roman rend dialogique ce qui n'est que monologique, et remplace le même, le clos et l'immuable par un *autre*, un *au-dehors*, un *après* du système militaire¹¹.

ORDRE, EMPIRE, ECONOMIE¹²

L'élévation du terrorisme au statut de force universelle *institutionnalise un état de guerre permanent à l'échelle de la planète* [...] Tout se passe comme si les Etats-Unis recherchaient, pour une raison obscure, le maintien d'un certain niveau de tension internationale, une situation de guerre limitée mais endémique.
(Todd 11)

Dans *The Liberal Virus* (2004), Samir Amin déclare que “[t]oday, the world is militarily unipolar” (Amin 101), et si notre corpus envisage l'écriture de guerre américaine dans les conditions même de son avènement, comment en penser les ressorts et la révolte quand l'objet diégétique est soumis à cette unipolarité ? Avant d'aborder proprement la question des individus comme personnages romanesques, il convient donc d'envisager, dans ses grandes lignes, l'ampleur de la belligérance américaine dont l'impérialisme est la modalité première.

Nous entendons “impérialisme” selon la définition qu’en donne Michael Parenti dans *The Face of Imperialism* (2011) :

[...] the process whereby the dominant investor interests in one country bring to bear military and financial power upon another country in order to expropriate the land, labor, capital, natural resources, commerce and markets of that country. (Parenti 20)

Rappelons d’ores et déjà une évidence, qui rejaillit régulièrement dans le corpus et tend parfois à être omise par le lectorat : les soldats dont nous lisons l’expérience romanesque exercent avant tout un métier, déterminé par une politique internationale et des conditions économiques qui éclairent les rapports entre les individus et le système qui les emploie. Le pouvoir militaire des Etats-Unis en consacre l’hégémonie par la propagation quasi pandémique de son idéologie, et contamine, selon Amin, tous les domaines qui en sont les vassaux¹³, de l’économie à la politique en passant par la dimension culturelle des sociétés (Parenti 104) desquelles naissent les romans à l’étude, eux-mêmes négociant et remettant en question cette mainmise. Le substantif “culture” nous est utile, dans l’antagonisme que suggère Saïd dans *Culture and Imperialism* (1993), dès lors qu’elle relève de l’ensemble des “pratiques et arts de la description, communication et représentation” relativement autonomes au regard des domaines sociaux, politiques et économiques (Saïd xii–xiii). Partant, la culture finit par être assimilée à l’Etat ou à la nation, opérant la distinction politico-ontologique du “nous” et du “eux” ; cette “identité combative” (Saïd xii–xiii), comme la nomme Saïd, est d’autant plus saisissante que notre corpus traite de l’unipolarité précédemment évoquée, instrument de ce qui a longtemps été perçu par la sociologie américaine des années 1950-1960 comme une modernisation à l’occidentale¹⁴.

L’impérialisme américain, tel que nous le connaissons au XXI^{ème} siècle, est relativement nouveau¹⁵, et trouve ses origines dans le revirement paradigmatique du gouvernement Wilson en matière de politique internationale. L’attaque de l’armée allemande sur des navires marchands américains le 31 janvier 1917 accélère la longue transition entre

l'isolationnisme et l'interventionnisme (Smith 214), et peut se lire comme l'initiation d'un processus qui n'a pas, jusqu'à nos jours, trouvé de fin. La Première Guerre mondiale va donc projeter sur la scène internationale ce qui relevaient jusqu'alors de conflits d'ordre moindre. L'aboutissement de cette politique se manifeste incontestablement dans le second discours inaugural de George W. Bush, et qui condense en une phrase le fondement philosophique de sa politique étrangère après le 11 Septembre : "America's vital interests and our deepest beliefs are now one" (Grandin 52). Cette défense de la liberté comme principe absolu de l'impérialisme américain ne date pas de la période post 11 Septembre, puisqu'on en trouve déjà les prémisses dans la ferveur aveugle de Troy Belknap dans *The Marne* de Wharton, ainsi que dans la posture infiniment plus ironique de Joker dans *The Short-Timers* de Hasford :

The Commandant has ordered us to protect freedom by allowing the Vietnamese to live like Americans all they want to. As long as Americans are in Viet Nam the Vietnamese will have the right to express their political convictions without fear of reprisal . (Hasford 117)

Tout au long du XX^{ème} siècle, la politique étrangère américaine est, de façon schématique, tiraillée entre deux postures : l'une réaliste, qui envisage le *droit* des Etats-Unis d'intervenir ; l'autre idéaliste, qui se pose la question du *devoir* des Etats-Unis d'agir. La politique étrangère américaine, alimentée par la volonté du parti républicain de restaurer l'autorité des Etats-Unis en termes militaires¹⁶, va prendre un tournant radical après le 11 septembre¹⁷, et va consacrer une fusion entre ces deux postures :

What is new, at least for the modern American state, is how intimately the two impulses have been bound together, for not since the days of Teddy Roosevelt has the United States so openly championed martial virtue and violence as the best way to spread universal rights. (Grandin 53)

Jeane Kirkpatrick, soutien de la Bush Doctrine, affirme ainsi que :

[...] cool reassuring plans of our founding fathers, informed by history and inspired by a passion for freedom, idealism and realism were closely interwoven. [...] They are [...] mutually reinforcing principles. (Kirkpatrick 18)

Voilà les termes idéologiques vers lesquels tendent progressivement les conflits armés américains, et qui sont autant de mouvements avec ou contre lesquels le roman de guerre américain a été constitué tout au long du XX^{ème} siècle. Ces termes idéologiques engendrent une colossale économie militaire, et Parenti en synthétise les principaux traits par la métaphore de la “porte à tambour entre Washington et Wall Street”: une enveloppe budgétaire monumentale (les Etats-Unis constituent 5% de la population mondiale, mais représentent 50% des dépenses militaires à la même échelle), un arsenal omniprésent qui fait des autres états soit des ennemis soit des vassaux¹⁸, des contrats militaires sans risque qui n’obéissent pas aux exigences de la demande, la dérégulation des économies étrangères afin de les ramener dans la sphère de l’économie de marché (Irak), etc.

En amont, ces engagements et pactes de guerre, depuis le début des conflits anglo-américains mais d’une façon d’autant plus prononcée après la crise économique de 1929, ont pour fondement le contrat suivant : promettre aux soldats une sécurité totale et sans réserve¹⁹ s’ils mettaient leur vie en péril et, naturellement, revenaient sains et saufs du front, et acceptaient, indirectement, d’être réifiés. C’est ce qu’explique Foucault dans *Naissance de la biopolitique* (1978-79) :

[...] les pactes de guerre, ces pactes aux termes desquels les gouvernements [...] disaient aux gens qui venaient de traverser une crise économique et sociale très grave : maintenant nous vous demandons de vous faire tuer, mais nous vous promettons que ceci fait, vous garderez vos emplois jusqu’à la fin de vos jours. [...] c’est la première fois, finalement, que des nations entières ont fait la guerre à partir d’un système de pactes, qui n’étaient pas simplement des pactes internationaux d’alliance de puissance à puissance, mais une [sorte] de pactes sociaux au terme desquels [elles] promettaient – à ceux-là même à qui [elles] demandaient de faire la guerre et de se faire tuer, donc – un certain type d’organisation sociale, dans lequel la sécurité (sécurité de l’emploi, sécurité à l’égard des maladies, des aléas divers, sécurité au niveau de la retraite) serait assurée. (Foucault 221)

On ne saurait ignorer cet entrelacs de pactes et de promesses faits entre les Etats mais surtout, pour les problématiques qui nous concernent, entre l’Etat et les individus qui composent son

armée. A l'ère contemporaine, ces pactes reposent plus que jamais sur le principe expansif du capitalisme américain, dont le plus fidèle lieutenant n'est autre que l'ordre militaire. Amin inscrit en ce sens l'impérialisme américain dans la logique du libéralisme qui envisage les aléas économiques comme les effets des "lois naturelles" du marché. Afin de faire sens de la posture éthique de certains narrateurs des récits de guerre à l'étude, qui se détachent des liens supposément imprescriptibles entre eux-mêmes et le système martial, il s'agit d'établir en premier lieu que la libération des individus hors cette économie de marché et cette économie militaire suppose la conscience de cette nature fallacieuse de l'économie, déterminée dans son imposition et ses aléas par les intérêts capitalistes des Etats-Unis, et non pas par des "lois naturelles". Cette expansion, puisqu'elle s'arroge le consentement d'autres états, est toujours déjà impérialiste :

Washington's objective in Iraq, for example, (and tomorrow elsewhere) is to put in place a dictatorship in the service of American capital (and not a "democracy"), enabling the pillage of the country's natural resources, and nothing more. The globalized "liberal" economic order requires permanent war - military interventions endlessly succeeding one another - as the only means to submit the peoples of the periphery to its demands. (Amin 23)

Au sein de ce système-là, dont notre corpus montre les ressorts militaires, toute forme de socialisation est conditionnée par cette expansion du capitalisme²⁰, au prix des solidarités nationales, communautaires et familiales (Alliez et Lazzarato 256). Les individus sont ainsi non seulement réduits à de simples spectateurs, attitude au cœur des problématiques de notre corpus, mais également au statut de consommateurs passifs.

Aussi le soldat est-il à la fois agent et victime de cette expansion. Pour Foucault, la généralisation de la forme économique du marché fonctionne comme "principe d'intelligibilité, principe de déchiffrement des rapports sociaux et des comportements individuels" de telle sorte qu'on peut faire "apparaître dans des processus non économiques, dans des relations non économiques, dans des comportements non économiques, un certain

nombre de relations intelligibles qui ne seraient pas apparues comme cela – une sorte d’analyse économiste du non-économique” (Foucault 249). Dans la conception marxiste du travail, Foucault rappelle que :

[...] le travail concret transformé en force de travail, mesuré par le temps, mis sur le marché et rétribué comme salaire, ce n’est pas le travail concret ; c’est un travail qui est, au contraire, amputé de toute sa réalité humaine, de toutes ses variables qualitatives, et justement – c’est bien, en effet, ce que montre Marx -, la mécanique économique du capitalisme, la logique du capital ne retient du travail que la force et le temps. (Foucault 227)

L’ouvrier vend non pas son travail mais sa force de travail pour un certain temps, de la même manière que le soldat est spécifiquement entraîné de sorte à développer une force qu’il exercera dans un temps limité, celui du front. La force et le temps, capital minimal du soldat, sont les deux paramètres qui permettent de faire sens du titre même de *The Short-Timers* : les “short-timers calendars”, ces calendriers que possédaient une grande partie des soldats américains au Vietnam, figuraient une silhouette féminine vue à travers la concupiscence du regard masculin, la voulant plantureuse, silhouette elle-même découpée en autant de cases numérotées qui renvoyaient au nombre de jours que les soldats devaient encore passer au front. Dans ce mélange de masculinité, d’érotisme, et de décompte journalier, la force et le temps sont les piliers de la vie du soldat, la force physique permettant de rester jusqu’à la fin de son engagement. Si l’économie devient “l’analyse de la rationalité interne, de la programmation stratégique de l’activité des individus” (Foucault 229), elle nous amène à penser le soldat de la même façon que Foucault pense l’*homo oeconomicus*, celui qui est “éminemment gouvernable” (Foucault 274). Parce qu’il est fondamentalement un consommateur²¹, il est par là-même le producteur de sa propre satisfaction. Mais d’où le soldat tire-t-il une satisfaction, ou plutôt, quel type de satisfaction produit-il ? Pensant à son intérêt qui va “spontanément”, écrit Foucault, “converger avec l’intérêt des autres” (Foucault 274), la satisfaction du soldat ne provient pas d’un désir individuel et d’une satisfaction

autonome de ce désir ; elle lui est dictée par l'esprit de corps à l'œuvre dans tous les romans à l'étude, selon les termes même de l'expression française. Dans le contexte militaire, où l'impérialisme américain a tôt fait de construire de toute pièce un ennemi dont Joker, le narrateur de *The Short-Timers*, questionne la fantasmagorie, la satisfaction usurpatrice tient en un acte radicalement simple : la mise à mort de l'ennemi. Que ce soit Hycks dans *Through the Wheat*, Joker dans *The Short-Timers* ou le narrateur de *The Yellow Birds*, tous se mettent à distance d'un ou plusieurs individus au sein de leur troupe dont l'arrivisme se résume au massacre de l'ennemi. Cette distinction ouvre un espace de réflexion éthique, et consacre le paradoxe que Foucault souligne au sujet de l'*homo oeconomicus* :

[...] est-ce qu'avec l'*homo oeconomicus* il s'est agi, depuis le XVIII^{ème} siècle, de dresser devant tout gouvernement possible un élément qui lui serait essentiellement et inconditionnellement irréductible ? Est-ce qu'il s'agit, en définissant l'*homo oeconomicus*, d'indiquer quelle est la plage qui sera définitivement inaccessible à toute action du gouvernement ? Est-ce que l'*homo oeconomicus*, c'est un atome de liberté en face de toutes les conditions, de toutes les entreprises, de toutes les législations, de tous les interdits d'un gouvernement possible, ou est-ce que l'*homo oeconomicus* n'était pas déjà un certain type de sujet qui permettait justement à un art de gouverner de se régler selon le principe de l'économie – l'économie dans les deux sens du mot : économie au sens d'économie politique et économie au sens de restriction, autolimitation, frugalité du gouvernement ? (Foucault 275)

Les narrateurs mentionnés sont-ils donc les seuls “ilôt[s] de rationalité possible”, dont “l'autre” serait l'ensemble des moyens insuffisants d'expression de la guerre ? Pris isolément dans le chaos de la guerre et dans l'incontrôlabilité d'un processus militaro-économique, ces “atomes narratifs” fonderaient précisément ce que Foucault appelle “la rationalité du comportement atomistique de l'*homo oeconomicus*”.

En prenant en considération le contexte politique et économique des productions littéraires afin d'éclaircir en partie les obscurités évoquées par Emmanuel Todd, cet article s'inscrit dans la lignée intellectuelle de Giorgio Mariani, dont l'ouvrage *Waging War on War* constitue à bien des égards une histoire choisie de l'écriture hétérodoxe de guerre, et de

Michael Parenti qui adopte une posture qu'il qualifie lui-même d'"hétérodoxe" afin de "broaden the boundaries of debate, to wake people up, to unearth suppressed data" (Parenti 2). Nous ajoutons à ces réflexions que l'approche hétérodoxe et dissidente du roman à l'histoire en montre ainsi une autre visée : montrer la guerre comme le facteur ultime d'objectivisation de l'individu, c'est également donner une visibilité à une nouvelle forme de travail d'après-guerre qui identifie l'individu à son matériau, son régiment, son affectation militaire, et sa nation. Par conséquent, la dissension permet de lire cette modalité comme une hétérodoxie, c'est-à-dire la position de l'individu qui se veut contre une norme, à la fois au sein du système militaire mais au regard de l'histoire littéraire également. Faire dissidence relève d'un mouvement, celui de la non-entente et du désaccord entre deux objets. Il s'agit d'une communication contradictoire (celle dont la parole va à *l'encontre de*) qui prend ainsi la forme d'un langage, dont l'écriture romanesque est l'un des locuteurs, tout en évitant l'écueil de proposer ou de constituer un autre ordre que celui du système dont elle transgresse la loi.

NOTES

¹ "Research Group for Exploration of the Causes of War" (traduction des éditeurs), ou "Groupe de recherche sur les causes de la guerre", ma traduction.

² Extrait du *Department of Defense Law of War Manual*, juin 2015, alinéa 1.5, pp. 17-20, Office of General Counsel, Department of Defense, Pentagon, Washington D.C., consulté le 25 janvier 2020.

³ *Ibid.*, alinéa 1.5.2., p. 19.

⁴ *Ibid.*, alinéa 1.5, p. 18.

⁵ Voir la définition de *The Oxford English Dictionary* en ligne : "A state of armed conflict between different countries or different groups within a country." et celle du CNRTL : "Situation conflictuelle entre deux ou plusieurs pays, états, groupes sociaux, individus, avec ou sans lutte armée." <https://en.oxforddictionaries.com/definition/war> et <http://www.cnrtl.fr/definition/GUERRE>, sites consultés le 9 janvier 2019.

⁶ CNRTL en ligne : <http://www.cnrtl.fr/definition/conflit>, site consulté le 9 janvier 2019.

⁷ Site en ligne du CNRTL. Voir <http://www.cnrtl.fr/definition/systeme>, site consulté le 12 janvier 2019.

⁸ "But under a system that exists precisely not to make choices [...]", LUTTWAK, Edward. *The Pentagon and the Art of War : the Question of Military Reform*. Simon and Schuster, 1984, p. 24.

⁹ En 1902, Ellen La Motte sort diplômée de l'hôpital Johns Hopkins de Baltimore, fleuron des écoles d'infirmières américaines au début du XX^{ème} siècle. Spécialisée dans le traitement de la tuberculose, elle a participé à l'autonomisation des infirmières dont le diagnostic ne devait, selon elle, plus dépendre de l'aval des médecins, et sa carrière d'atteindre son paroxysme à la publication de son premier ouvrage, *The Tuberculosis Nurse* (1914). Voir l'introduction de l'édition de *The Backwash of War*, Conway Publishing, 2014.

¹⁰ Voir notamment l'héritage de l'ère Obama et les sondages d'opinion effectué dans l'armée pour le *Military Times* le 8 janvier 2017 : <https://www.militarytimes.com/news/2017/01/08/the-obama-era-is-over-here-s-how-the-military-rates-his-legacy/>, (Site consulté le 17 février 2020).

¹¹ Sillage dans lequel s'inscrit les productions littéraires des vétérans, qui luttent notamment pour la reconnaissance sociale et politique de leur statut.

¹² *Ordo* et *impero* en latin sont proches sémantiquement, mais tandis que le premier renvoie au sens physique de "rangée", "disposition" ou encore "règle" ou "régularité", le second est performatif en ce qu'il est une exhortation coercitive et signifie "commander" ou "enjoindre". Aussi le commandement engendre-t-il l'ordre sur lequel, par rétroaction, il repose, ce qui apporte un éclairage étymologique à la logique impérialiste américaine qui commande et emploie l'ordre ainsi créé pour asseoir son hégémonie économique.

¹³ Voir PARENTI, à propos des incursions du Pentagone dans le quotidien américain : "The military exercises a censorial role in the making of Hollywood war films and cultivates connections with the World Wrestling Entertainment, NASCAR, Starbucks, and companies that deal with everything from iPods to Oakley sunglasses.", PARENTI, Michael, *ibid.*, p. 20.

¹⁴ Voir notamment l'ouvrage de JOAS, Hans, et KNÖBL, Wolfgang, *War in Social Thought : Hobbes to the Present*, [2008], trad. Alex Skinner, Princeton : Princeton University Press, 2013. "Within American sociology, the turn to "war" was directly connected with the debate on modernization theory. This paradigm, which dominated the social sciences in the 1950s and 1960s, had not only forecast simplistically that the "underdeveloped countries" would come to resemble the United States and Western Europe both structurally and culturally : that they would become Westernized." (*ibid.*, p. 194).

¹⁵ Nous envisageons pour point de départ la constitution du territoire des Etats-Unis tel que nous le connaissons aujourd'hui, complété début 1912 par l'acquisition du Nouveau Mexique et de l'Arizona au commencement de la Révolution mexicaine (1910-1920), exception faite d'Hawaï et de l'Alaska qui ne seront rattachés aux Etats-Unis comme états en propre qu'en 1959. Aussi comprenons-nous l'impérialisme américain comme la construction d'un ordre international et d'un système d'influences multiples à l'échelle mondiale, plus que comme expansion territoriale dont la finalité est, précisément, la constitution physique et la délimitation géographique des Etats-Unis. A ce titre, le statut territorial de Porto Rico ou des Îles Vierges, par exemple, est bien le résultat d'une conquête de type impérialiste mais qui diffère de celle, non institutionnelle, dont il est question ici.

¹⁶ Durant les années 1970, une jeune génération de "civilian militarists" (Chalmers Johnson) exercent une influence majeure sur la politique étrangère : "They were more bellicose than the professional soldiers, not only to prove their mettle but to overcome what they felt was a crippling caution instilled in the ranks of the military by Vietnam.", GRANDIN, Greg, *ibid.*, p. 64.

¹⁷ Grégoire Chamayou avance l'idée d'un autre type de tournant, plus éthique et politique que proprement militaire, déterminant probablement celui du 11 septembre, où les Etats-Unis conditionnent une répartition inégale de la vulnérabilité mondiale et se posent comme une force quasi-vulnérable, et donc à défendre, après l'intervention de l'OTAN au Kosovo en 1999. Voir CHAMAYOU, Grégoire, *Drone Theory*, [2013], trad. LLOYD, Janet, Penguin Books, 2015, p. 127.

¹⁸ Sont ciblés comme ennemis les "governments that strive for any kind of economic independence, or apply some significant portion of their budget to public-sector, not-for-profit services that benefit the people and bring self-development" (PARENTI, *op. cit.*, pp. 32-3), ce qui a pu englober un grand nombre de gouvernements dont le gouvernement populiste et militaire de Nasser en Egypte, le gouvernement chrétien-socialiste des Sandinistas au Nicaragua, la démocratie sociale d'Allende au Chili, les gouvernements marxistes-léninistes au Vietnam ou à Cuba, l'ordre révolutionnaire islamique de la Lybie sous Kadhafi, le nationalisme économique de l'Iran d'Admadinejad, ou encore le conservatisme militaire de Saddam Hussein en Irak.

¹⁹ Pour une étude plus exhaustive du statut économique des militaires durant la guerre du Vietnam, voir l'analyse marxiste de Seymour Melman : "From this standpoint, military economy introduces a new factor : relatively higher pay, job for job, in the military form, cuts through conflict of class versus class and introduces income inequality based upon type of industry and even geographical location, rather than upon occupation. Classic conditions of exploitation are thus revised in accordance with the military priorities of the state-capitalist rulers." (MELMAN, Seymour, *The Permanent War Economy : American Capitalism in Decline*, [1974], Rev. and updated., Simon & Schuster, 1985., p. 61).

²⁰ Ce que l'on peut appeler "subsomption militaire" avec Eric Alliez et Maurizio Lazzarato, dès lors que ce capitalisme a pour assise le militaire. Par "subsomption militaire, les auteurs entendent ceci : "l'ensemble de la société est ordonné selon une logistique militaire. [...] Les Etats-Unis s'affirment comme puissance *créditrice* du nouvel ordre global issu de la socialisation et de la capitalisation de la guerre totale. ", ALLIEZ, Eric, et LAZZARATO, Maurizio, *Guerres et Capital*, Paris : Editions Amsterdam, 2016, p. 256.

²¹ Dans le cas du soldat, un consommateur autocentré, car ce qui est consommé tient en la somme des discours de propagande qui galvanise un système dont il fait partie, et de la même façon que le système militaire capitalise sur lui-même, les soldats finissent, tels que certains personnages sont représentés, par se gargariser de leur propre puissance.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, Gordon, WILKERSON, Lawrence et WILSON III, Isaiah, “Trump’s Border Stunt is a Profound Betrayal of Our Military”, *The New York Times*, 19 novembre 2018.
- AMIN, Samir, *The Liberal Virus: Permanent War and the Americanization of the World*, New York: Monthly Review Press, 2004.
- BAKER, Peter, COOPER, Helen et FERMAN, Mitchell, “Two Years In, Trump Struggles to Master Role of Military Commander”, *The New York Times*, 16 novembre 2018.
- BARABAN, Elena, JAEGER, Stephan, et MULLER Adam (éds.), *Fighting Words and Images : Representing War across the Disciplines*, Toronto : University of Toronto Press, 2012.
- BOYD, Thomas, *Through the Wheat : A Novel of the World War I Marines*, [1923], intr. E. H. Simmons, Lincoln : University of Nebraska Press, 2000.
- BURKE, Kenneth, *A Grammar of Motives*, [1945], New York : Prentice-Hall Inc., 1954.
- CHENETIER, Marc, propos recueillis par Sophie VALLAS et Nathalie COCHOY, in “Marc Chénétier : découvrir et faire entendre “ce qui n’existait pas avant, pas comme ça””, *E-rea* [En ligne], 13.1 | 2015, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 30 mars 2017. URL : <http://erea.revues.org/4658> ; DOI : 10.4000/erea.4658
- DEER, Patrick, “The Ends of War and the Limits of War Culture”, in “The Ends of War”, *The Social Text*, n° 91, Durham : Duke University Press, 2007.
- DELEUZE, Gilles, et GUATTARI, Félix, *Nomadology : the War Machine*. Translated by Brian Massumi, New York, NY, USA: Semiotext(e), 1986.
- FOUCAULT, Michel. *Naissance de la biopolitique : cours au Collège de France (1978-1979)*, Paris : Gallimard, coll. Hautes Etudes, 2004.
- HASFORD, Gustav, *The Short-Timers*, New York : Harper & Row, 1979.

HAUERWAS, Stanley, et LENTRICCHIA, Frank (eds.), *Dissent from the Homeland : Essays*

After September 11, Durham : Duke University Press, 2003.

HAWKINS, Ty, *Reading Vietnam War Amid the War on Terror*, New York : Palgrave

Macmillan, 2012.

HOBBS, Thomas, *Leviathan*, MARTINICH, E., P., (ed.), Broadview Literary Texts, 2002

JASON Philip K., GRAVES Mark A. et SCHAEFFER Madison, *Encyclopedia of American*

War Literature, Westport, UNITED STATES, Greenwood Publishing Group,

Incorporated, 2000.

KIRKPATRICK, Jeane, *Idealism, Realism, and the Myth of Appeasement*, London : Alliance

Publishers, 1984.

LA MOTTE, Ellen, *The Backwash of War : The Human Wreckage of the Battlefield as*

Witnessed by an American Hospital Nurse, New York : G.P. Putnam's Sons, The

Knickerbocker Press, 1916.

LUTTWAK, Edward. *The Pentagon and the Art of War : the Question of Military Reform*.

Simon and Schuster, 1984.

---. *Le Grand livre de la stratégie : De la paix à la guerre*, trad. Michel Bessières, Paris :

Odile Jacob, [1987], 2010.

---. *The Virtual American Empire : War, Faith, and Power* . Transaction Publishers, 2009.

MERTON, Thomas, "War and the Crisis of Language", in GINSBERG, Robert, *The Critique*

of War : Contemporary Philosophical Explanations, Chicago : Henry Regnery

Company, 1969.

MILLER, Mark Crispin. *The Bush Dyslexicon : Observations On a National Disorder*. New

York: Norton, 2001.

O'BRIEN, Tim, *The Things They Carried*, HarperCollins, Flamingo Series, 1990.

OGLEY, Roderick, “Conflict theory”, in Kurtz, Lester R, and Jennifer E

Turpin. *Encyclopedia of Violence, Peace, & Conflict*. San Diego: Academic Press, vol. 1, 1999.

PARENTI, Michael, *The Face of Imperialism*, London: Paradigm Publishers, 2011.

PICK, Daniel, *War Machine : The Rationalisation of Slaughter in the Modern Age*, New Haven : Yale University Press, 1993.

ROUSSEAU, Jean, Jacques, “L’état de guerre”, *Fragments*, in *The Political Writings of Jean Jacques Rousseau*, intr. et notes de VAUGHAN, C. E., vol. 1, Cambridge : Cambridge University Press, 1915.

SAID, Edward, *Culture and Imperialism*, New York : Vintage, 1993.

SCARRY, Elaine. *The Body In Pain : the Making and Unmaking of the World*. 1st pbk. ed. New York: Oxford University Press, 1987.

SMITH, Philip, *Why War?: the Cultural Logic of Iraq, the Gulf War, and Suez*, Chicago: University of Chicago Press, 2005.

TODD, Emmanuel, *Après l’empire : essai sur la décomposition du système américain*, Paris : Gallimard, coll. NRF, 2002.

VON BERTALANFFY, Ludwig, *General System Theory : Foundations, Development, Applications*, New York : George Braziller, 1968.